

L'Abeylle de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Marque: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans at Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE. VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (Du 28 avril 1910) and Temperature (Thermomètre de E. Claudel, etc.).

LA VISITE

M. Roosevelt en France.

Que de fois n'avons-nous pas dit ici comme il était heureux que de nos jours les chefs d'Etat se fissent des visites, se connaissent personnellement; la tournée que fait M. Roosevelt dans toute l'Europe nous en est une preuve; elle permet à l'ex-président de prendre contact avec des peuples qu'il ne connaissait que de réputation et de les juger par lui-même.

Une tragédie de Wagner

Pendant l'un des derniers séjours qu'il fit en Italie, Wagner habitait une villa de Passilippe. On y fête, dit le "Ménestrel", l'anniversaire de sa naissance. Mme Cosima Wagner avait fait apporter autant de roses que le maître comptait d'années. Habitué, qui se trouvait parmi les invités, se mit au piano et joua merveilleusement le final du premier acte de "Tristan": "Salut, salut à Marke," comme il plaquait le dernier accord, un chœur répondit au piano; c'était Wagner, sa femme et leurs enfants qui chantaient à leur tour, emportés par l'enthousiasme.

L'HOMME DEVIENT OISEAU.

En 1864, Victor Hugo, enthousiasmé des expériences de Nadar, commença de lui écrire une lettre, destinée à la presse, où il exposait ses idées sur la navigation aérienne, ce qui devait servir à provoquer une souscription publique. Nadar n'ayant pas approuvé ce projet, la lettre demeura inachevée; elle n'occupa pas moins quinze pages serrées de la "Revue de Paris". Le document était connu; mais c'est la première fois qu'on le publie en entier. Il est amusant de voir avec quelle conscience le poète avait étudié la question. Il laisse bien échapper quelques inexactitudes quand il écrit par exemple: "Si l'aéroscaphe s'obstine à imiter le vaisseau et à être plus léger que l'air, qu'il fasse comme le vaisseau, qu'il aille flotter dessus, qu'il vogue non pas dans l'air, mais sur l'air, à la limite de l'atmosphère et de l'éther; et alors voilà ce qui arrivera: l'aéroscaphe, ayant au dessous de lui le milieu irrespirable et au-dessous de lui le milieu respirable, les deux devront être la tête en bas et les pieds en l'air." A que pareille hauteur, cette position même ne suffirait certainement pas à leur permettre de respirer.

Le monument du Niederwald.

Le sculpteur allemand Schilling, qui vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-deux ans, était l'auteur du monument colossal élevé à la gloire de l'armée et de l'empire germanique sur les collines célèbres où marie le vin du Rhin. A l'occasion de cette mort, les "Nouvelles de Munich" rappellent qu'il s'agit d'un homme de peu que le chef d'œuvre de Schilling ne pût le jour même de l'inauguration de ce monument, en 1875, contre les socialistes, avaient assésé en Allemagne une recrudescence de la propagande anarchique. L'un des chefs du mouvement était un typographe nommé Auguste Reinsdorf. Au mois de septembre 1883, étant à l'hôpital d'Elberfeld, il envoya à un certain Kuchler, typographe et anarchiste comme lui, les instructions suivantes: "Achetez une bouteille de nitroglycérine. Rends-toi le 27 septembre près du monument de Niederwald avec un camarade, attache une mèche à la bouteille; puis, le 28, quand toute la canaille sera rassemblée, allume la mèche et sauve-toi." Kuchler obéit. Dans la nuit du 27, il se rendit au Niederwald avec son compagnon Rupsch, sous une pluie battante. Le lendemain, en présence de l'empereur, du kronprinz et de tous les princes allemands et étrangers, des fêtes solennelles accompagnèrent l'inauguration du monument. La cérémonie s'acheva sans encombre. Personne ne se douta qu'un complot anarchiste eût attendu la mort au-dessus de ces réjouissances. Au moment où la voile tombait, Kuchler avait approché de la mèche son cigare allumé, mais, moquée par la pluie nocturne, la mèche n'avait pas pris. Le 27 décembre 1883, Kuchler et Rupsch rendirent compte à une réunion anarchiste de leur exploit manqué. Il devait y avoir un traître dans l'assistance, car le lendemain ils furent arrêtés. Le 15 décembre 1884, Reinsdorf et Kuchler furent condamnés à mort; Rupsch, à cause de son jeune âge, s'en tira avec la détention perpétuelle.



VOL SUPERBE DE PAULHAN

Qui lui fait gagner le prix de 10,000 Livres offert par Lord Northcliffe.

Manchester, Angleterre, 28 avril.—La première course aérienne qui ait jamais eu lieu en race campagne a été splendidement gagnée par l'aviateur français Louis Paulhan, auquel sera décerné le prix de \$50,000 offert par Lord Northcliffe. En atterrissant ce matin dans un champ, près de Manchester, Paulhan a reçu une véritable ovation et a été vivement félicité pour son remarquable exploit. Graham White son concurrent, moins heureux mais non moins hardi, forcé d'abandonner la course à mi-chemin a reçu aussi des félicitations unanimes pour le courage et l'endurance dont il a donné la preuve. Paulhan était parti hier soir à 5:30 heures de Londres et obligé par l'obscurité à interrompre la course étant descendu à 8:10 heures à Lichfield où il passa la nuit. Avant de se retirer l'aviateur français avait recommandé à personnel de l'hôtel de l'éveiller sans faute à 2:30 heures du matin et de préparer son déjeuner pour trois heures. Ce programme fut exécuté à la lettre et aux premières lueurs de l'aube Paulhan ayant terminé ses préparatifs de départ reprenait son vol dans sa machine et en dépit d'une brise assez violente reparut dans la direction de Manchester. Il était exactement à 9 heures lorsqu'il quitta Lichfield. Une foule immense se pressait dans le champ où sa machine avait été remise pour la nuit et en prenait son vol il fut salué d'acclamations enthousiastes et de souhaits de bon voyage. La nouvelle d'une course d'aéroplanes entre Londres et Manchester s'était rapidement répandue dans les campagnes et sur toute la route suivie par l'aviateur des milliers de paysans accourus de plusieurs lieues à la ronde se pressaient agitant des mouchoirs et saluant au passage l'homme-

White se trouvait à Poleworth,

ou il avait été forcé d'atterrir en raison de la violence du vent, lorsqu'il apprit la victoire de son rival. L'aviateur anglais, entouré d'une foule nombreuse, montant sur le siège d'une automobile, déclara: "Mesdames et Messieurs, le prix de 10,000 livres a été gagné par Louis Paulhan, le meilleur aviateur que le monde ait encore vu. Comparé à lui je ne suis qu'un novice. Trois hourras pour Louis Paulhan." La foule fit ce que White lui demandait mais redoubla d'applaudissements pour l'aviateur malheureux qui reprenait la parole et dit: "Il ne m'est plus possible de gagner le prix, mais j'ai l'intention de me rendre à Manchester et cela en aéroplane." Au sujet de sa course interrompue White s'est exprimé comme suit: "La direction de ma machine a été à plusieurs reprises changée par le vent très violent qui régnait dans les hautes couches de l'atmosphère. J'ai fait de mon mieux pour continuer, mais malheureusement sans résultat et à mon grand regret j'ai dû atterrir." Suivant l'exemple de Paulhan qui était parti hier soir de Londres, une heure avant lui White ce matin s'était levé longtemps avant l'aube espérant distancer son concurrent. A 2:50 heures il prenait son vol, s'élevait rapidement à une grande hauteur, et éprouvant une grande difficulté à conserver la bonne direction à cause du vent et de l'obscurité. Lorsqu'il se trouva dans l'obligation de descendre à Poleworth, White n'était plus qu'à 10 milles au sud de Lichfield, localité dans laquelle Paulhan avait passé la nuit et qu'il venait seulement de quitter quelques minutes plus tôt. L'aviateur anglais, comparé à Paulhan, n'est qu'un novice dans l'art du vol, et en dépit des grandes difficultés que lui causaient les courants atmosphériques et son moteur qui fonctionnait mal, réussit à couvrir la moitié de la distance de Londres à Manchester. White a été l'un des premiers à télégraphier des félicitations à son heureux rival. Il lui a envoyé la dépêche suivante: "Je saisis la première occasion pour vous offrir mes cordiales félicitations à l'occasion de votre splendide performance. Le meilleur aviateur a gagné." Les conditions imposées par Lord Northcliffe pour le prix de 10,000 livres étaient que la course Londres-Manchester devait être accomplie dans l'espace de 24 heures et que les concurrents ne devaient pas atterrir plus de deux fois en cours de route. Tête dure Bien des directeurs de music-halls voudraient comme "attraction" un paillable charpentier d'outre-mer, Charles Smith, qui est doué d'une force peu commune. Arracher d'une planche un clou de 10 centimètres avec ses dents, dévisser une vis de la même manière, enfoncer un clou dans un bloc de sapin en se servant de son poing en guise de marteau n'est pour lui qu'un jeu. Mais il peut faire mieux: un jour, il se fit placer sur la tête un bloc de pierre de 25 kilos et le fit briser à coups de marteau par un de ses confrères. Ses pieds ne sont pas moins durs que sa tête, et il ne fait aucune difficulté pour sauter pieds nus du haut d'une table sur une planche garnie de quelques douzaines de clous, la pointe en l'air.

L'Athénée Louisianais.

Rappelons que c'est ce soir qu'a lieu la fête annuelle de la docte société, à huit heures, dans la salle de l'Union Française, fête littéraire et artistique toujours très attendue. M. le Professeur Alcée Fortier, président de l'Athénée, souhaitera la bienvenue à l'assistance et prononcera une allocution de circonstance qui sera suivie de la lecture du rapport du comité d'examen des manuscrits du concours. Deux exécutions musicales auront lieu, l'une par Mlle F. Reincke, l'autre par M. Alfred H. Kernion, puis le secrétaire perpétuel, M. Bussière Rouen, lira le manuscrit couronné. Mlle Marie Norris et Mme W. B. Machado se feront entendre, la première dans l'Air des diamants de la couronne; l'autre, dans "Les Noces de Jeannette", et la fête se terminera par la présentation de la Médaille d'or et du Prix au concurrent heureux. Les caprices du hasard La fièvre de la spéculation est si ardente aux Etats-Unis, qu'on s'imagine à grand-peine la façon dont des fortunes se font et se défont en quelques minutes. Dernièrement, M. Joseph Hoadley gagna 5 millions en cinq minutes à la bourse des cotons de New York. M. Harriman qui mourut récemment avait gagné le double dans le même temps. Malheureusement les pertes sont aussi soudaines: M. Leiter perdit en une heure 8 millions, par suite d'une baisse de six francs sur les farines, et une baisse brusquée de l'Union Pacific coûta à quelques millionnaires, dont M. J. J. Astor et M. Goulet, la somme effrayante de 45 millions. WHITE CITY. Quoique le Casino de la Cité Blanche soit fermé depuis le commencement de la semaine, la troupe d'opéra comique de la Boston Ideal Company n'en est pas moins très occupée par les répétitions de "Martha" qui ont lieu régulièrement chaque jour, et tout fait prévoir que les représentations de ce délicieux opéra qui auront lieu à partir de dimanche, seront couronnées de succès. L'orchestre, de quinze membres est placé sous la direction de M. George Paoletti, un des musiciens les mieux connus à la Nouvelle-Orléans. Les billets pour les représentations de "Martha" sont actuellement en vente au magasin de musique Grunevald, rue du Canal; ce magasin étant fermé le dimanche le public peut se procurer des places, ce jour-là à la pharmacie Cusack, coin des rues Canal et Baronne. ORPHEUM. Le succès de l'intéressant programme de l'Orpheum est plus grand à chaque représentation de sorte que la dernière semaine est l'une des plus brillantes de la saison. Les divers numéros sont admirablement exécutés par d'habiles artistes, auxquels le public ne ménage pas ses applaudissements. Un engagement. Londres, 28 avril.—On annonce les fiançailles du lieutenant Reginald Altham Owen, officier du régiment Royal du Génie, stationné à la Jamaïque, avec Ruth Bryan, la fille de William J. Bryan, qui était autrefois Mme W. H. Leavitt. —Lincoln, Neb., 28 avril.—M. Bryan a confirmé la nouvelle de l'engagement de sa fille avec le lieutenant Reginald Altham Owen, de l'armée anglaise.

Feuilleton L'ABEILLE DE LA N. O. LES DRAMES DE LA VIE Sanglante Richesse PAR GEORGES SPITZMULLER TROISIÈME PARTIE INTRIGUE ET AMOUR LE PASSÉ Suite. Car Solange se rendait parfai-

tement compte que Christian ne l'aimait pas... qu'il avait été fasciné par sa beauté et par sa fortune... mais qu'elle n'avait pas aimé en lui la flamme sacrée qui enflamme les frénesies de la passion... Elle avait voulu l'épouser malgré tout. Christian était un cavalier accompli; il était de son goût. Mais surtout, elle voulait être comtesse...

pour l'altière créature! Non, elle ne le pardonnerait jamais... jamais! Et la vengeance serait aussi ornelle que la blessure faite à sa vanité était profonde. Tout de suite elle combina un plan; elle dressa ses batteries. Lorsque fut venue l'heure de s'embarquer dans le joli yacht qui les attendait au port, Solange dit soudain, gentiment, à son mari: —Ecoutez, mon ami, j'ai changé d'avis. Ce voyage en mer ne me dit plus rien. Je désirerais rentrer à Paris. Voulez-vous? Christian restait stupéfait. Il ne cachait point sa surprise. Quel était ce nouveau caprice de la fantasque jeune femme? Quelle étrange impulsion la faisait agir maintenant? —Mais, objectait-il, vous paraissiez joyeuse de cette croisière! —Oui, —et maintenant, elle me serait désagréable. Vous n'aimeriez pas me contrarier, mon cher? —J'en serais désolé!... Rentrions donc à Paris, Solange, et tel est votre bon plaisir. Il savait qu'avec son Solange, la meilleure manière d'éviter les conflits était de céder tout de suite à ses innombrables fantaisies. Il céda. On repartirait le lendemain pour la capitale... Solange voulait auparavant

faire une ou deux courses, disait-elle. Quelques achats d'objets de paille. —Attendez moi, Christian, j'en ai pour moins d'une heure. D'un sourire bizarre, elle salua son mari en montant en voiture. Il remarqua ce sourire méchant, empreint d'une sournoiserie d'énigme. Mais fallait-il s'étonner de rien avec Solange? Aussitôt, elle se fit conduire vers la mer du côté du Vieux-Port. Une idée fixe paraissait l'obséder. —Hennequart!... Hennequart!... répétait-elle. Oui, c'est cela... C'est bien ainsi que l'un de ces hommes ce matin, sur le quai en appelant un autre Non regardons la Méditerranée, Christian et moi... O'taient des débauchés. Je le retrouverai bien, celui-là!... Serait-ce lui dont le compte paraît à cette femme?... Pourquoi pas?... Tout arrive... Hennequart n'est pas un nom de pays... Oh! d'ailleurs, je vais savoir. Et, s'adressant au cocher: —Dites-moi, que font ces gens qui stationnent là-bas, près des auberges qu'on aperçoit d'ici? —Ils ne font rien, madame. —Comment, rien? —C'est à dire qu'ils n'ont pas de métier déterminé. Ce sont les "nervi". Vous devez les connaître de réputation. Oui, elle les connaissait, pour

en avoir entendu parler. A Marseille, sur les quais du Vieux-Port, à mi-chemin du fort Saint-Jean, se trouve une placette, rendez-vous de tous les débauchés de la ville: de joueurs de bonneteau, de débauchés, de marchands d'olives et de canalettes; de moques, de cosmopolites grecs ou italiens. La plupart de ces gens portent une matrique en nerf de bœuf, suspendue à leur poignet par une courroie de cuir. De là leur désignation de "nervi". Ils louent leurs services à la journée ou à l'heure; et, si vous les payez bien, ils vous en donnent pour votre argent. D'autres s'emploient à la contrebande du billon indo-chinois qu'ils introduisent en barque dans le port et jettent ensuite à la mer, non loin des côtes, liés dans des sacs munis de longues cordes à flotter pour en rendre l'emploi. A la nuit, ils vont repêcher leur marchandise montataire qui donnera lieu à de fructueuses spéculations et la passent sans encombre à la barbe du fisc. Ce billon provient d'eux n'y ayant pas cours en France. En rachetant, chez nous, ces sacs à leur valeur réelle (2 fr. 50 à 3 francs) et en les exportant dans leurs pays d'origine pour les transformer en monnaie de bronze, certains spéculateurs gagnent ainsi environ cinquante pour cent sur le billon qu'on peut

écouler au pair dès son entrée dans la métropole. Mais pour cela, il faut une véritable organisation, un personnel adroitness et sûr. Telles sont quelques unes des occupations favorites des "nervi", à demeure énergiques et gais compagnons. Quand ils ont gagné quelques pièces blanches, ils entrent dans les buvettes voisines du Vieux-Port pour boire avant de retourner lézarder au soleil, un verre de "sirop d'Alpha" (absinthe), d'anisette espagnole, ou une bouteille de ce gros vin de Malte, mi-doré, mi-rose, qui procure une ivresse subite, une ivresse lourde. C'est parmi ces hommes que la comtesse de Lignières fit arrêter sa voiture. Aussitôt, elle fut entourée de vingt "nervi" offrant leurs bons offices, dans un exubérant et assourdissant fatras de paroles ponctuées de mille exclamations flatteuses: —Trouvons l'air! La belle femme!... —En a-t-elle du chic, bagasse!

émotion parmi cette foule étrange et bruyante. Elle en écoutait, ravie le concert de compliments, hommages sincères et sans détour, manifestation presque brutale de l'admiration populaire. Enfin, le charivari s'apaisa. Il lui fut possible de parler. Elle demanda: —Ya-t-il ici quelqu'un du nom de Hennequart? —Hennequart! Présent! répondit-on dans le groupe. —Approchez, mon ami. —Son ami!... Elle dit: son ami!... constatarent quelques voix égarées et respectueuses. Les rangs des "nervi" s'ouvrirent. L'homme qui avait répondu: "présent" s'avança, avec une certaine hésitation. Pourtant, il avait pas l'apparence timide, ce robuste gars à la mèche ornée et au regard hardi, presque insolent. Mais il est des gens qui ont toujours des raisons de se demander ce qu'on peut bien leur vouloir... La fille de M. Charbillier lui fit signe de s'approcher encore. Il obéit gauchement. Et quand, tête découverte, il fut tout près du marchoyé: —C'est bien vous qui venez appeler Hennequart?... dit-elle en baissant un peu la voix. —Oui, madame, pour vous servir, répondit le "nervi" en faisant signe à ses compagnons de s'éloigner. —Ma servir, c'est probable, — si toutefois vous êtes l'homme